

## De la critique en communication

*Criticism in Communication*

Béatrice Fleury et Jacques Walter

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10437>

ISSN : 2259-8901

### Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

### Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 135-144

ISBN : 9782814302839

ISSN : 1633-5961

### Référence électronique

Béatrice Fleury et Jacques Walter, « De la critique en communication », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10437>

---

BÉATRICE FLEURY

Centre de recherche sur les médiations

Université de Lorraine

F-54000

Beatrice.Fleury@univ-lorraine.fr

JACQUES WALTER

Centre de recherche sur les médiations

Université de Lorraine

F-57000

jacques.walter@univ-lorraine.fr

## DE LA CRITIQUE EN COMMUNICATION

**Résumé.** — Dans la 28<sup>e</sup> livraison de *Questions de communication*, Fabien Granjon avait posé la question de savoir ce qu'il en est du rapport que les sciences de l'homme et de la société – à l'intérieur desquelles les sciences de l'information et de la communication prennent place – entretiennent avec la critique. S'appuyant sur les travaux d'Armand Mattelart, il s'est efforcé de mettre au jour l'agenda des recherches sur le sujet en s'attachant et retraçant la place du matérialisme critique. Cinq chercheurs en sciences de l'information et de la communication lui répondent : Roger Bautier, Françoise Bernard, David Douyère, Thomas Heller et Romain Huët. De générations et champs de recherche distincts, tous nuancent et relativisent le propos initial, notamment en faisant l'hypothèse que la critique n'est pas réductible au matérialisme.

**Mots clés.** — agenda de la recherche, critique, communication, sciences de l'homme et de la société, sciences de l'information et de la communication, École de Francfort, matérialisme

Dans la 28<sup>e</sup> livraison de *Questions de communication*, Fabien Granjon (2015) pose la question de savoir ce qu'il en est du rapport que les sciences de l'homme et de la société entretiennent avec la critique. Se fondant sur les travaux d'Armand Mattelart, il met au jour l'agenda des recherches sur le sujet, scrutant la place qu'y occupe le matérialisme critique. Ardue, serrée, la démonstration du chercheur est sans complaisance. Parce qu'elle examine des situations en invitant à emprunter la voie de la critique, sa démonstration ne différencie pas l'approche scientifique de l'action. Engagée, elle dénonce et suggère, s'inscrivant – au regard des principes qui l'animent tout au moins – dans la droite ligne de l'approche critique qui fait se rejoindre – comme le rappelle Roger Bautier – explication, évaluation et intervention (De Munck, 2011). Mais le regard que Fabien Granjon pose sur ce type de recherche n'est pas des plus optimistes. Preuve en est que la crise que Pierre Mœglin diagnostiquait en 1992 à son sujet serait toujours présente. C'est donc avec rigueur qu'il s'efforce d'en rappeler et raviver les bases et fondamentaux.

En fait, cette perspective prolonge des débats publiés dans *Questions de communication*. L'agenda de la recherche critique dont Fabien Granjon retrace les moments significatifs fait écho à celui plus large de la science, dont les contraintes qui l'enserrent ont un effet sur l'orientation des recherches. À ce sujet, dans les « Échanges » parus en 2012 et 2013, intitulés « L'Université, la hargne, la rogne et la grogne », il était question de l'inquiétude des enseignants-chercheurs face aux changements affectant leur outil de travail. Arnaud Mercier (2012 : 197-234) avait ouvert le débat en parlant de dérive ; des chercheurs (Julie Bouchard, Éric Dacheux, Julien Duval, Éric George, Gilles Labelle, Éric Martin et Maxime Ouellet, Marc Lits et Évelyne Léonard) avaient suivi, présentant à partir de cas divers des dérives similaires. La question que l'on peut légitimement poser, et qui est au fondement de ces « Échanges », consiste à savoir si le point de vue critique est susceptible de résoudre les problèmes sociaux, qu'ils concernent ou non l'Université.

C'est à une lecture attentive – elle-même critique – que se livrent Roger Bautier, Françoise Bernard, David Douyère, Thomas Heller et Romain Huët, tous enseignants-chercheurs en sciences de l'information et de la communication (sic). Précisons qu'il n'est pas fréquent que *Questions de communication* ne donne la parole qu'aux seuls représentants de cette discipline. Mais, dans un tel cadre, ce choix s'imposait car, à l'instar des travaux d'Armand Mattelart, Fabien Granjon articule communication et critique. Définissant la communication comme « l'activité générale de production et de mise en circulation de personnes, de marchandises matérielles et de contenus symboliques » (Granjon, 2015 : 169), il explique que celle-ci traverse autant « la base que la superstructure » (*ibid.*). Mais l'articulation dont il pose le principe ne fait pas des sic la discipline privilégiée pour l'étudier. Pour l'auteur, seule l'interdisciplinarité – au-delà de celle que revendiquent les sic – peut honorer cette visée parce qu'elle s'inscrit dans le cadre d'une supradiscipline, plus à même qu'un unique secteur à penser la totalité qu'engendre la perspective critique.

Une fois n'est pas coutume, nous faisons donc le choix d'observer les sic à l'aune d'une histoire que Fabien Granjon (2015 : 162) caractérise comme étant partie prenante des sciences sociales qui « ont vocation à armer la "critique ordinaire", à dénaturer

l'arbitraire du monde tel qu'il va, à "défataliser" les déterminations sociales, à détruire les mythes justificatoires, à défaire l'idéologie et la violence symbolique, etc. Bref, à "énoncer des vérités utiles" (Noiriél, 2003 : 6)<sup>1</sup> ».

Finalement, si Fabien Granjon ne convainc pas tout à fait ses discutants – avec des variantes de l'un à l'autre –, tous reconnaissent les bienfaits de la critique. Ainsi la légitimité de celle-ci n'est-elle aucunement mise en cause quand bien même est-elle précisée, voire nuancée – ni celle de l'auteur dont Thomas Heller dit d'ailleurs le respect qu'il éprouve à son égard –, seuls le sont l'exercice et la concrétisation de la critique.

## Aux origines de la critique

C'est dans le prolongement de la dimension programmatique dessinée par Fabien Granjon que Roger Bautier revient sur l'histoire du matérialisme. En mettant en regard des auteurs classiques et d'autres plus récents, il montre la complexité de l'approche, nuancant de la sorte la démonstration initiale. Françoise Bernard s'emploie également à nuancer la démonstration de Fabien Granjon, mais en montrant notamment que la critique n'est pas réductible à la seule théorie critique.

## Le matérialisme, une notion complexe

Après avoir précisé le positionnement heuristique de Fabien Granjon, Roger Bautier se concentre sur le couplage entre « la production théorique et la critique sociale pratique ». Pour cela, il puise aux racines des analyses fournies par les grands classiques du matérialisme culturel. Parmi les auteurs qu'il cite, figure Raymond Williams<sup>2</sup> dont Lucas Dufour (2010 : 332-334), dans une note de lecture consacrée à la première traduction française de l'ouvrage *Culture et matérialisme* (2009), expliquait qu'il était peu lu en France, et donc peu connu. De ce dernier, Roger Bautier retient notamment cette analyse :

« La révolution culturelle, qui devrait succéder à la révolution démocratique et à la révolution industrielle, [...] semble loin d'être réalisée, étant donné que les groupes privilégiés freinent les transformations qui pourraient mettre leur position en danger et que, lorsque les élites traitent les classes populaires comme des masses, elles trouvent des gens acceptant d'être traités ainsi ».

Le chercheur fait aussi référence à Antonio Gramsci (1978-1996), auteur marxiste plus connu en France et à propos duquel il écrit que, si les chercheurs en SIC ont

<sup>1</sup> Historien, G. Noiriél est directeur d'étude à l'École des hautes études en sciences sociales et spécialiste de l'immigration et de l'État-nation. Il conduit également des recherches sur la culture, en particulier sur le spectacle vivant.

<sup>2</sup> Originaire du Pays de Galles, Raymond Williams (1921-1988) est l'un des fondateurs des *cultural studies*. Influencées par le marxisme, ses recherches traitent de la littérature, des médias, du monde social et politique d'un point de vue critique.

beaucoup cité les travaux de ce théoricien italien, ils ont négligé son analyse des relations entre pratiques linguistiques et communication politique, se privant de la sorte d'une ressource importante pour comprendre la formation de l'hégémonie et la préparation de l'action politique. Pourquoi ce préambule ? Pour Roger Bautier, « revisiter les classiques du matérialisme culturel aide à confirmer l'importance qui doit être accordée aux modalités de la capacité d'agir par rapport au langage, à la culture et à la communication ». Une démarche qui permet aussi d'étudier les dispositifs techniques et médiatiques actuels à propos desquels le chercheur emprunte à Jack Goody (1979) la notion de « technologie intellectuelle » qui stipule que la technique n'est aucunement neutre.

Enfin, en analysant le « nouveau » matérialisme, Roger Bautier considère que celui-ci ne serait pas aussi novateur que sa qualification le laisse entendre et se rapprocherait plutôt du matérialisme naturaliste. Or, si l'on retrace les traits caractéristiques de cette approche, utilisée par exemple pour étudier les réseaux, on constate – selon lui – un effacement de la dimension critique. De ce fait, pour Roger Bautier, l'idée selon laquelle matérialisme et critique seraient à envisager de concert est à nuancer parce que tout dépend du matérialisme dont il est question et de l'usage qui en est fait.

## En passant par l'École de Francfort...

C'est aussi aux origines de la critique que s'intéresse Françoise Bernard, particulièrement en SIC, en faisant coïncider la création de la discipline avec un contexte éditorial particulier, des travaux de l'École de Francfort étant pour la première fois traduits en France dans les années 70. Deux considérations structurent sa démonstration : la dimension plurielle de ce courant et le déficit de considération dont pâtiraient des recherches à visée critique, mais dont l'ancrage n'est pas celui du courant matérialiste. Les images qu'elle convoque pour qualifier ce territoire sont évocatrices : « espace fortifié » pour les uns, il peut, pour les autres, s'apparenter à des « îlots » entre lesquels les chercheurs circuleraient.

Toutefois, rappelant les origines de l'École de Francfort, l'auteure souligne la longévité des recherches qui y sont conduites « au-delà des renouvellements générationnels et conceptuels qui la traversent » et son influence sur les recherches en SIC, à preuve le succès des ouvrages de Jürgen Habermas ou Axel Honneth. Dans cet ensemble, elle s'arrête sur le concept de « réification » parce qu'il serait en résonance avec une approche communicationnelle. Ainsi montre-t-elle les inflexions que connaît ce concept qui passe notamment d'une formalisation par Georg Lukàcs (1923) à une réactualisation par Axel Honneth (2005) qui l'articule au concept de reconnaissance. Un cheminement qui lui permet de dresser la liste des chercheurs en SIC qui empruntent à l'un et/ou l'autre concept en le/les faisant évoluer aussi. Ils donnent matière à penser des objets ou terrains contemporains dont les industries culturelles, les organisations, les technologies... Selon Françoise Bernard, cet emprunt mêle distanciation et proximité, mais procède aussi à une forme d'« enjambement » entre les sciences sociales et la philosophie. Et de rappeler, à l'instar de Robert Bour

(2002, 2006, 2007), que cet « enjambement » est à rapprocher des constructions disciplinaires qui ont à voir avec les contenus enseignés :

« De ce point de vue, les "nouvelles disciplines" apparues dans les années 70, dont les sic, ont eu à construire et à défendre leur autonomisation entre positionnement épistémique "nouveau", offre de formation en résonance avec l'émergence des normes de formation orientées vers les "compétences", lobbying institutionnel et définition d'une "culture" professionnelle académique spécifique ».

En faisant un détour par la *French theory* dont Gilles Deleuze, Jacques Derrida et Michel Foucault sont trois représentants, Françoise Bernard montre la diversité des courants critiques dont elle est constituée. Rejoignant les autres contributeurs, elle fait de l'élargissement un point important de sa démonstration et donne une place significative aux travaux en psychologie et psychologie sociale. Dans le prolongement, elle pose cette question : « Les travaux issus de la tradition expérimentale ne pourraient-ils pas être réexaminés, hors sphère des expérimentalistes, par un ensemble de chercheurs préoccupés de faire dialoguer approches objectivantes et approches subjectivantes pour la compréhension des mutations des formes sociales culturelles et médiatiques notamment » ?

Évoquant plusieurs de ses propres recherches – par exemple celles qui traitent de l'engagement des sujets sociaux dans des cours d'activités et d'actions –, elle explique reprendre « un des fils des recherches critiques, celui qui mobilise les théories de l'action adossées aux questions des possibilités d'autonomisation de l'individu et des formes sociales ».

## Matérialisme et critique : une articulation non exclusive

À l'instar de Roger Bautier et Françoise Bernard, Romain Huët interroge le matérialisme, mais en procédant à une mise en situation de la critique qui le conduit à contester les présupposés et résultats de la réflexion de Fabien Granjon. Cette posture est également adoptée par Thomas Heller, mais pour s'attacher plus particulièrement aux connexions intellectuelles qui encadrent les travaux du chercheur. Enfin, David Douyère propose un point de vue décalé, envisageant le domaine universitaire comme un espace professionnel où la « respiration » est possible. Sans céder à un optimisme béat, il déplace la question initiale de la critique vers un cadre où la liberté scientifique cohabiterait avec les contraintes institutionnelles.

## La critique sociale contre le matérialisme

Le point de départ de l'argumentation de Romain Huët n'est pas théorique : il est centré sur l'articulation entre questionnement et réalité sociale, cette dernière obligeant à reconsidérer la place de la théorie pour penser les sociétés. Justement,

c'est parce que cette réalité dérange que le chercheur pose un regard désabusé sur la situation de la critique aujourd'hui. Non seulement, celle-ci doit faire face à une réalité complexe qui engendre des interprétations contradictoires, mais elle prend place dans un « contexte profondément incertain et fluide ». Pour ce chercheur, « les attentes que l'humanité place dans le monde paraissent toujours plus déçues. Alors que le réel est régulièrement vécu comme un "scandale", les individus font l'expérience d'une réalité sociale qui s'obstine et d'institutions qui se maintiennent "malgré tout" (Foessel, 2012)<sup>3</sup> ». Partant de là, Romain Huët se saisit de la proposition de Fabien Granjon – qui postule que le matérialisme peut être une solution aux problèmes rencontrés – pour confronter posture critique et savoir ordinaire.

De même que Roger Bautier en appelle à une prise en compte de la complexité du matérialisme, Romain Huët fait part de sa surprise « devant une sorte de "sûreté de la certitude", une "assurance imperturbable" » qui, de son point de vue, « contraste singulièrement avec » ce qu'il qualifie comme étant « *les temps qui courent* ». En effet, que la réalité inquiète et stupéfie ne semble pas troubler l'assurance dont Fabien Granjon fait preuve ni le savoir total – voire la « pétition de principe » – qu'il prône. Plus encore, ce dernier semble s'abstraire de cette réalité saisissante qui participe du savoir ordinaire. D'ailleurs, Romain Huët considère que la critique n'est pas une exclusivité du matérialisme, « le droit à l'hétérogénéité » étant selon lui « la seule chance d'un avenir affirmé pour la critique ». Sur ce point, le chercheur est sévère. Ainsi considère-t-il que

« le défaut majeur de ce texte [de Fabien Granjon] est de ne pas reconnaître, ou plutôt d'invisibiliser les aspects de notre monde et les tentatives théoriques qui les accompagnent, qui demeurent ouvertes, encore à travailler et auxquelles toute une série d'auteurs critiques se sont attaqués. La critique, contrairement à ce que la forme rhétorique du texte de Fabien Granjon laisse penser, est partielle, hésitante et balbutiante ».

Par exemple, il regrette l'absence de terrain dans la démonstration du chercheur, tout en précisant qu'il ne fait pas de celui-ci une obligation. Toutefois, il explique que ce regret – et cette proposition de terrain – est en lien avec l'état de confusion que connaît la période présente. D'ailleurs, les expressions qu'il utilise témoignent de cette préoccupation : « retourner au monde », « retourner à la vie », « fréquenter les sous-sols » pour y rencontrer des « vies minuscules qui se refusent de disparaître (Blanc, 2014) ». Ainsi « retourner à la vie » fait-il référence à une critique sociale très différente de celle que développe Fabien Granjon. En effet, celui qui s'y engage ira

« rejoindre ces mouvements embryonnaires prometteurs dans les zones à défendre ou dans bien d'autres lieux. Il ira observer et partager des temps communs où des hommes et des femmes ont formé des collectifs sans chef, sans porte-parole, sans projet stratégique de conquête du pouvoir. Il y rencontrera des expérimentations théoriques, des tentatives plus ou moins heureuses d'organiser la vie autrement. Il sera confronté à la façon dont certaines personnes ont inventé des espaces de vie et des pratiques communes quotidiennes dans le but d'expérimenter pratiquement la solidarité ».

<sup>3</sup> Philosophe, Michaël Foessel est professeur à l'École polytechnique. Il est membre de la rédaction de la revue *Esprit*.

C'est donc en expérimentant de l'intérieur les difficultés que rencontrent des personnes vivant aux marges que le critique social agit sur le réel. *A contrario*, et c'est ce que regrette Romain Huët, « la perspective matérialiste telle qu'elle est décrite par Fabien Granjon s'interdit de saisir de l'intérieur cela dont elle veut pourtant rendre raison : la vie contrariée et l'hésitation politique qui s'ensuit ».

## De la critique à la *praxis*

Thomas Heller situe la contribution de Fabien Granjon dans un *continuum* éditorial. L'éclairage est utile parce qu'il ancre le texte dans un ensemble qui se situe au croisement de plusieurs logiques :

« Ainsi, le texte de Fabien Granjon apparaît-il comme le produit d'un compromis entre plusieurs logiques, qui s'appuient mutuellement l'une sur l'autre : celle de la réponse à la commande, celle de l'hommage, celle de la défense d'une position (tant vis-à-vis des *sic* que vis-à-vis de la critique), celle de la réhabilitation d'une épistémologie critique et celle de la valorisation. Un compromis qui fait intervenir également comme choix en amont ou comme conséquence de celui-ci une manière particulière d'envisager la notion d'agenda au cœur de la question ».

Le même chercheur aborde aussi la question de la discipline en commentant l'argumentation de Fabien Granjon selon laquelle la critique peut se déployer avec plus d'aisance en *SHS* que dans les seules *sic*. C'est précisément en adoptant le cheminement intellectuel de ce dernier qu'il livre des clés de compréhension :

« La recherche critique, selon la perspective suivie par l'auteur, implique de replacer le phénomène observé par rapport à une totalité sociale. Dès lors, penser la communication et les phénomènes de communication à partir d'un point de vue critique suppose d'envisager l'objet d'étude à l'aune d'une totalité qui dissout l'idée d'un lien de nécessité entre recherche critique en communication et *sic*, ou disons, ce lien n'est pas le seul possible. Autrement dit, on pourrait dire que le cloisonnement disciplinaire en *SHS* et la manière de découper le réel en domaine de connaissances, qui à un certain niveau de problématisation peut constituer une entrave au développement de celles-ci, est particulièrement problématique pour la recherche critique ; celle-ci, en effet, en raison de l'appréhension du social comme totalité, appelle l'interdisciplinarité ».

Le fait de donner à comprendre la position de Fabien Granjon n'empêche toutefois pas Thomas Heller de valoriser l'interdisciplinarité qui caractériserait les *sic* et de nuancer par là-même l'argumentation initiale. D'ailleurs, cette aptitude à ne pas critiquer ni encenser est une caractéristique de la discussion qu'il engage : il suggère des pistes de réflexion, pose des questions, jamais il ne condamne. Tout au plus émet-il des réserves.

Parmi celles-ci, il explique avoir été gêné par l'abondance des citations, non pour des questions de forme mais parce que leur présence engendre des effets d'autorité, non discutés ni mis à distance. Par ailleurs, il interroge le modèle que constituent les réflexions d'Armand Mattelart au prisme de considérations temporelles. Ce modèle ne mériterait-il pas d'être actualisé, ajusté ou repensé selon des dispositions actuelles ? Précisément, la *praxis* telle qu'elle est envisagée dans le texte répond-elle aux considérations actuelles ? D'ailleurs, qu'en est-il de



la lutte des classes, forcément présente dans les thèses relevant du matérialisme et étrangement absente de la réflexion développée par Fabien Granjon ? Tout en procédant à une discussion compréhensive du texte initial, Thomas Heller débouche sur des conclusions proches de celles des autres discutants : la critique n'est pas l'exclusivité du matérialisme et la confrontation à la réalité sociale contemporaine est un élément insuffisamment pris en compte.

## Et si l'on voyait les choses autrement ?

Avec David Douyère, on est à distance de l'indignation de Romain Huët, de l'approche compréhensive de Thomas Heller ou de la contextualisation théorique de Françoise Bernard et Roger Bautier. En effet, pour lui, il est possible d'exercer une liberté critique de la recherche en communication :

« La recherche en communication serait [...] une disponibilité à l'altérité et à l'altérisation (sa propre transformation en d'autres choses) plus que l'application d'une méthode ou d'un système. Ou plutôt : les outils conçus et mis à disposition doivent être ceux qui favorisent la réception, l'écoute, la lecture et l'interprétation des phénomènes info-communicationnels afin de saisir leur dimension sociale, politique, historique et spatiale, en prenant en compte forces et oppositions qui traversent ces dimensions ».

D'entrée de jeu, David Douyère affirme que le matérialisme en recherche est assez banal mais que, en revanche, l'approche spiritualiste l'est beaucoup moins et que s'y engager serait innover. Mais qu'entend-il par ce type d'approche ? Selon lui, conduire des recherches c'est suivre un cheminement. Or, la théorie englobante empêcherait cette ouverture. Se détacher de ce type de théorie ou s'en méfier (comme de la croyance, la sienne aussi), c'est donc avancer; notamment en adoptant une position de neutralité. Le point de vue est audacieux, les arguments aussi. Pour David Douyère, c'est déjà dans la définition de la communication qu'un problème se pose : celle convoquée par Fabien Granjon (voir *supra*) « est trop centrée sur l'analyse marxiste qu'elle ouvre, et pêche par le fait d'inclure la production et les marchandises ». Il lui préfère donc une définition plus sobre qui l'envisage « comme la production et la diffusion sociale de sens, par des dispositifs symboliques, dans une perspective marquée par l'altérité (Douyère, 2012) ». Sur la question disciplinaire aussi, il se différencie :

« Les sciences de l'information et de la communication ne sont pas nécessairement une science ancillaire du capitalisme communicationnel, des entreprises et du pouvoir; quand bien même une interrogation sur les pratiques et objets de communication serait née dans les instituts universitaires de technologie (IUT) (Boure, 2002) et aurait, aussi, contribué au développement de la communication ».

Forcément, les exemples qu'il livre interpellent les chercheurs que nous sommes. En parlant d'« obédience » pour qualifier les groupes, les réseaux, les tendances dans lesquels nous prenons place, il pointe le quotidien d'un enseignant-chercheur des sic ou d'ailleurs. En effet, il n'y a aucune raison pour que l'arrière-fond que l'on devine entre les lignes de son argumentation ne traduise qu'une seule réalité disciplinaire, ni même qu'elle ne décrive que la réalité académique.

Si David Douyère parle de cheminement pour qualifier la recherche, la construction de son argumentation atteste de ce qu'il entend par ceci. Reprenant point par point l'argumentation de Fabien Granjon, il réfute, sollicite des chercheurs pour définir/redéfinir la matérialité, le matérialisme, la « politique de la pensée » – qu'il met en regard avec la « politique de la connaissance », une notion qu'il a précédemment utilisée –, l'émancipation, la division du travail de la recherche, et de nombreux autres aspects.

Revenir par le menu sur sa démonstration serait le trahir et prendre le risque d'une restitution inexacte. En revanche, donner à comprendre la portée de sa démonstration peut éclairer le lecteur. Déjà, on lit en ce texte l'intérêt que représente le format des échanges qui permet aux auteurs de s'abstraire d'un cadre contraint pour mêler à des considérations théoriques ce qui les anime, ce qui agit en eux. Ensuite, le croisement entre trajectoire et point de vue scientifique donne de l'épaisseur aux propos qui sont développés. David Douyère fait figurer en ces pages quelques indices sur sa formation, ses rencontres, ses lectures, son expérience hors les murs de l'Université, ce en quoi il croit. Ce sont là autant de morceaux de vie et de soi qui font écho à la pensée d'un autre. Que la première phrase de sa conclusion soit « La communication est du vivant, trace et signe du vivant, et le constitue (Allen, Douyère, 2016) » paraît évidente quand on a cheminé à ses côtés en le lisant. Enfin, son texte est un remède contre le savoir contraint et organisé ; il est un pied de nez aussi au temps dont on perd le fil et la maîtrise ; il est une arme contre la pensée qui s'instrumentalise.

## Conclusion

En donnant la parole à des chercheurs en *sic* de différentes générations et représentant plusieurs domaines et thématiques, ces « Échanges » permettent de mesurer la vitalité des recherches dont la visée est critique, quand bien même ne s'inscrivent-elles pas dans le sillage du matérialisme. Les auteurs sont plutôt d'accord sur ce point : la critique oui, le matérialisme, pas nécessairement. Or, l'intérêt des « Échanges » est de pouvoir entendre cette polyphonie, loin des discours de défense disciplinaire.

## Références

- Blanc G. le, 2009, *L'Invisibilité sociale*, Paris, Presses universitaires de France.
- Bouchard J., 2013, « Les classements d'établissements d'enseignement supérieur et de recherche : des miroirs déformants aux instruments de régulation », *Questions de communication*, 23, pp. 175-196.
- Boure R., dir., 2002, *Les Origines des sciences de l'information et de la communication. Regards croisés*, Lille, Presses universitaires du Septentrion.

- Boure R., 2006, « L'histoire des sciences de l'information et de la communication. Entre gratuité et réflexivité », *Questions de communication*, 10, pp. 277-295.
- Boure R., 2007, « L'histoire des sciences de l'information et de la communication. Le cas des origines littéraires des sic », *Questions de communication*, 11, pp. 257-287.
- Dacheux É., 2013, « Pas de démocratie universitaire sans courage des universitaires », *Questions de communication*, 23, pp. 145-158.
- De Munck J., 2011, « Les trois dimensions de la sociologie critique », *SociologieS*. Accès : <https://sociologies.revues.org/3576>. Consulté le 04/04/16.
- Douyère D., 2012, « Vingt-cinq propositions concernant la "communication" et les modalités d'une recherche concernant des phénomènes communicationnels », pp. 55-74, in : Bratosin S., Bryon-Portet C., Tudor M.A., éd., *Épistémologie de la communication : bilan et perspectives. Actes du workshop international Essachess Technopolis, 2<sup>e</sup> éd.*, Iasi, Institutul European.
- Dufour N., 2010, « Raymond Williams, Culture & matérialisme », *Questions de communication*, 17, pp. 332-334. Accès : <http://questionsdecommunication.revues.org/223>. Consulté le 04/04/16.
- Duval J., 2013, « Retour sur l'évolution universitaire en France », *Questions de communication*, 23, pp. 211-230.
- George É., 2013, « La dérive des universités, vue de l'autre côté de l'océan Atlantique », *Questions de communication*, 23, pp. 231-250.
- Foessel M., 2012, *Après la fin du monde. Critique de la raison apocalyptique*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Goody J., 1979, *La Raison graphique*, trad. de l'anglais par J. Bazin et A. Bensa, Paris, Éd. de Minuit.
- Granjon F., 2015, « Du matérialisme comme *principium* d'un agenda de la recherche critique en communication », *Questions de communication*, 28, pp. 157-190.
- Honneth A., 2005, *La Réification. Petit traité de théorie critique*, trad. de l'allemand par S. Haber, Paris, Gallimard, 2007.
- Labelle G., Martin É., Ouellet M., 2013, « "Dérapage" ou remise en cause de l'institution universitaire », *Questions de communication*, 23, pp. 251-260.
- Lits M., Léonard É., 2013, « Les universités belges entre concurrence et excellence », *Questions de communication*, 23, pp. 261-274.
- Lukács G., 1923, *Histoire et conscience de classe*, trad. de l'allemand par K. Axelos et J. Bois Paris, Éd. de Minuit, 1970.
- Mœglin P., 1992, « Actualité de la recherche critique », pp. 131-136, in : Boure R., Pailliat I., dirs, *Les Théories de la communication*, Paris, Cinémaction/Sfsc/Corlet-Télérama.
- Noiriel G., 2003, *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Paris, Belin.
- Williams R., 2005, *Culture & matérialisme*, trad. de l'anglais par N. Calvé et É. Dobenesque, Paris, Éd. Les Prairies ordinaire, 2009.